

## La fin des faims

Sur John McGahern (1934-2006)

Angelo Rinaldi, de l'Académie française

QUE N'AURAIT-IL DIT s'il avait poussé une pointe en Irlande, Casanova le voyageur, quand il prévient dans ses *Mémoires* : « Le prêtre en Espagne est une canaille qu'il faut respecter plus qu'ailleurs » ? On y songeait, à la fin du mois de mai, lorsque des abus de tous ordres, commis par des congrégations religieuses, dans un passé récent, occupaient la une du *Irish Times*, des actions en justice étant en cours.

Cependant, par un paradoxe, c'est le catholicisme qui, de la même façon que pour les Polonais sous l'oppression soviétique, aura permis de sauver l'identité gaélique de la première colonie anglaise, en Europe, de résister à l'assimilation complète, bien que l'effroyable famine qui sévit au XIX<sup>e</sup> siècle eût anéanti la moitié de sa population, et peuplé de mortsvivants tant de navires en partance pour l'Amérique. Viendrait ensuite la guerre d'indépendance, et qui serait gagnée. Alors commencerait le long règne d'Eamon De Valera, sorte de Pie XII laïque, auprès de qui le Portugais Salazar, son contemporain, d'un règne politique analogue par la longévité, a des allures d'amuseur pour noces et banquets. Pour se faire une idée de ce qu'étaient la censure et l'ordre moral en Eire, on n'aurait qu'à se reporter aux chroniques que Stendhal, sous Charles X, en quête de piges pour améliorer son ordinaire, envoyait sous pseudonyme à des revues britanniques, y dénonçant à longueur de papiers les jésuites de « robe courte ». Ainsi baptisait-il les politiciens de la Restauration, qui imposaient aux ouvriers de montrer un billet de confession garantissant leurs bonnes mœurs pour obtenir un travail ; et de fourrer dans le lot Chateaubriand, dont les poses et le pompeux l'accablaient, le soupçonnant d'avoir, sous l'Empire, acheté des actions pontificales alors à la baisse, en vue d'un bénéfice à terme. Bon calcul au demeurant.

Cela posé, et comprenez qui pourra, dans cette Saint-Barthélemy en miroir et sans fin, dont le glas sonnait hier à peine sa dernière note au Nord, où la paix demeure fragile, les hommes de liberté qui, dans les lettres, ont grandi ce petit pays, les Wilde, Shaw, Yeats, Synge, O'Casey, Beckett, lui choisissant la langue française, relèvent de l'espèce protestante, au moins de formation. John McGahern, dont on peut dire que l'œuvre accompagna son île dans sa sortie des ténèbres, son accostage à la modernité, tranche, avec Joyce, à cet égard : il est de souche catholique. Et dans ses nouvelles et romans, on croise autant de soutanes que chez Mauriac et Bernanos. Elles étaient dans son paysage, bénédicités, prières du soir, pèlerinages, neuvaines, qui ne diminuent pas l'isolement affectif, ponctuant les journées de son enfance, après la guerre, dans un pays qui avait observé la neutralité dans le conflit (se battre aux côtés des Anglais, et puis

quoi encore ?). Mais les croyances chez ses personnages ont plutôt l'air d'exciter in petto les passions censées les refouler, et il n'y a rien de plus étonnant que l'aventure de cette jeune femme qui voulut connaître l'amour physique avec un homme, juste à la veille de prononcer ses vœux pour mesurer ce à quoi elle allait renoncer à jamais. Ces histoires, on les croirait narrées entre deux pintes de bière, au comptoir d'un pub de Dublin, dans la fumée des pipes et cigarettes, tandis que dehors tombe sans rémission une pluie aussi familière à l'indigène que la neige à un Esquimau, étouffant sous le bruit d'averse quelque pétarade de l'IRA. Le pub est à McGahern ce que la salle de rédaction fut à Balzac et le salon à Proust. Où irait-on scruter la société avec plus d'aisance, recueillir les rumeurs, donner la parole à un chœur de simples, paysans et employés mêlés, qui a plus souvent l'occasion de commenter des peines que des joies, si un certain humour prouve que l'on ne doit pas s'arrêter à l'apparence de cette résignation qu'impose une Eglise qui n'aurait certes pas inventé la théologie de la libération ?

Quand on me demande ce qu'il convient de lire, je conseille en général d'entrer d'abord dans une librairie et de se faire confiance. N'aurais-je pas, par principe, prêché d'exemple, il ne me serait jamais arrivé ce qui m'advint avec McGahern, que je classe maintenant dans la vingtaine de noms, Français compris, qui m'auront procuré d'emblée la sensation d'entendre une voix ne ressemblant à nulle autre, au cours de décennies d'exercice d'un métier bizarre consistant à donner son opinion à des gens qui ne vous la réclament pas, et s'en moquent presque tous. Ce fut un jour lointain des années soixante-dix, Marlène Dietrich chantait encore quelques fois du haut de ses talons aiguilles et de ses quatre-vingts ans, au Théâtre du Rond-Point des Champs-Élysées, cornaquée en coulisse par l'acteur Jean-Claude Brialy, dont la gérontophilie nous manque déjà beaucoup. Je me trouvais par désœuvrement au Divan, qui n'existe plus maintenant, à Saint-Germain-des-Prés, et j'avisai sur un présentoir un livre du Mercure de France dans une collection reconnaissable à sa couverture couleur de pomme reinette, avec des rabats à l'intérieur, comme ceux des cahiers d'écolier, si les écoliers sont soignés. Je flairai, ignorant tout de l'auteur. Toutefois le traducteur, Pierre Leyris, avait la réputation de ne servir que l'excellent. Il garantissait par sa signature un minimum de qualité. Aussi achetai-je sans hésitation *Lignes de fond*, un recueil de nouvelles. La première, je l'ai lue debout pendant que les employés – où êtes-vous, Jean, à la maigreur d'étudiant tchekovien, qui en saviez autant sur l'actualité que sur le passé ? – s'apprêtaient à fermer boutique. Trente pages avaient suffi à recruter un admirateur, calculant que si l'auteur atteignait à ce moment-là le cap de la trentaine, c'était de la plume d'un garçon de vingt-cinq ans qu'était sorti ce récit très lisse d'une partie de pêche où il n'y avait de quiétude que sur la surface de la rivière, et quelques battements d'ailes au-dessus des roseaux sur les berges. Un père et un fils étaient montrés dans l'accomplissement de gestes obligés, exécutés en silence, mais toute la haine du monde glissait au fil de l'eau, à bord de la barque.

Par la suite, j'allais me précipiter sur les ouvrages de cet Irlandais au fur et à mesure qu'on les traduisait, et m'interrogeai sur le mystère du passage d'un écrivain d'une langue à l'autre, de son acclimatation à un pays étranger. Selon un vocabulaire de commis de cuisine, pourquoi la sauce, avec les mêmes ingrédients, et qui a du succès là-bas, ne prend pas ici ? Pourquoi untel qui est banal (mais de préférence, aujourd'hui, un Américain péniblement naturaliste) est-il fêté alors qu'il n'a pas un monde à lui ?

Est-ce le ton tranquille sur lequel McGahern considère la réalité qui dérange ? Ou bien ne veut-on pas admettre que tant de vies perdues se reproduisent et se reproduiront ? Il est vrai que ce n'est pas vraiment viser la séduction que de raconter le cancer de la femme d'un fonctionnaire de police, dans une caserne où, sur la main courante, le fait de la semaine est un délit de vagabondage de vaches. La retenue en matière de sexualité, bien qu'elle se décuple le sentiment du péché aidant, ne vend pas davantage.

Pour compliquer encore le problème, ce romancier s'est trouvé bloqué un moment en France par la disparition de son éditeur, au point qu'il parut naître lorsque Albin Michel parvint à le recueillir, republiant *Le Pornographe*, offrant de l'inédit avec *Les Créatures de la terre* et, titre prophétique, *Pour qu'ils soient face au soleil levant*, car les morts eux aussi ont droit aux promesses de l'aube. Il y a trois ans McGahern nous quittait sur ce chef-d'œuvre, jouissant d'une grande réputation dans le public anglophone.

Nous étions résignés à ne plus l'entendre – si l'on se résigne jamais à propos d'un artiste –, lorsque nous avons découvert qu'il avait, avant de mourir, mis la dernière main à une confession. Voici donc *Mémoire*, les clés de l'inspiration, et l'enfance qui explique tout, avec son cortège de pères tyranniques, bigots, ce veuf aux attouchements suspects quand l'adolescent doit faire lit commun avec lui. Voici la mère lumineuse et trop tôt disparue. Voici la bande des frères et des sœurs. Voici le prodige de l'art qui, par des mots très simples, insuffle une densité humaine au livreur de lait, à la fille et au garçon s'exilant sur les bords de l'Hudson et ceux de la Tamise pour fuir la pauvreté – toutes irlandaises les aides-soignantes dans les hôpitaux londoniens, comme elles sont ici antillaises – les uns et les autres bien plus chaleureux que la tourbe dont on tire le chauffage des maisons, et plutôt ironiques devant « les énormes vagues d'une dévotion orchestrée » qui n'apportent pas beaucoup de porridge dans l'assiette. Et ici la nature n'est jamais absente, par petites touches, qui ne sont pas sans évoquer Giono à ses débuts ou, de la même génération que John et insulaire comme lui, le Sicilien Leonardo Sciascia, dernière autorité morale d'une nation qui semble avoir perdu la boussole sous la férule d'un *Cavaliere* lifté, César de Bas-Empire.

John McGahern devint instituteur, pour être assuré de toujours manger à sa faim, et surtout ne jamais abandonner l'écriture. Mais les instituteurs ? « De simples sous-officiers auprès des prêtres pour les aider à gérer leur paroisse, notre avis venant après le leur en toutes choses, y compris l'instruction, simple rouage dans la machine. » L'écrivain, après *L'Obscur*, son

## LITTÉRATURES

deuxième roman, fut chassé de l'enseignement. Et la pression morale et religieuse d'alors le contraignit en 1966 à émigrer, d'abord en France, puis en Espagne, en Angleterre et enfin aux Etats-Unis, dont il ne revint pas avant 1975, et acheta finalement une petite ferme en ruine du comté de Leitrim, dans cette pauvre région de l'Ouest qui avait été celle de sa jeunesse, et dont sa femme, pourtant d'ailleurs, se trouva aimer aussi les gens et le décor. Il vécut là ses vingt dernières années.

Quand on était enfants à la campagne, on nous persuadait que si l'on enfonce un noyau d'abricot dans la terre, un arbre, tôt ou tard, pousserait à cette place. L'expérience fut décevante avec régularité. Mais plus tard j'aurai vu, vaille que vaille, pousser un Irlandais aux branches chargées de fruits et de fleurs qui ne passeront pas.

30 juin 2009

Manquent aujourd'hui, épuisés, plusieurs des titres de John McGahern traduits en français jadis. Espérons les revoir, et à l'occasion, peut-être, enfin, d'une édition complète. En attendant, chez Albin Michel, outre *Mémoire* (traduction par Françoise Cartano et Marie-Lise Marlière, 2009), *Pour qu'ils soient face au soleil levant* et *Créatures de la terre et autres nouvelles*, l'un et l'autre disponibles au Livre de poche, où l'on trouve aussi *L'Obscur*, ce deuxième roman, paru en 1965, qui valut à son auteur d'être chassé de l'enseignement.